NOTES ET DISCUSSIONS

I

LES ÉTRUSQUES ET L'EUROPE

par Dominique BRIQUEL
Professeur à l'Université de Dijon *

Les Étrusques et l'Europe. Exposition du Grand Palais, 15 septembre-14 décembre 1992 — Catalogue de l'exposition, Éditions des Musées Nationaux, Paris/Gruppo editoriale Fabbri, Milan, 1992, 516 pages.

Paris n'avait pas accueilli d'exposition consacrée aux Étrusques depuis 1954/1955, époque où une grande exposition itinérante, organisée par nos collègues italiens, était venue à Paris, comme dans une dizaine d'autres villes d'Europe. Il était donc indiqué de présenter de nouveau au public français cette civilisation dont on ne retient souvent qu'une impression de mystère, trop complaisamment soulignée par beaucoup d'ouvrages ou d'articles qui leur sont consacrés et qui ne rendent aucunement compte de la rigueur dans la méthode et des progrès, limités mais réels, de l'étruscologie actuelle. C'est ce qu'a cherché à faire cette exposition, bel exemple de collaboration entre le mécénat privé — en l'occurrence la Fondation Fiat — et la Réunion des Musées Nationaux, et dont la direction scientifique a été assurée par Massimo PALLOTTINO, président de l'Institut des Études Étrusques et Italiques, dont le siège est à Florence mais qui assure la coordination des recherches dans ce secteur sur un plan international, assisté par les deux commissaires, Giovannangelo CAMPOREALE, Professeur à l'Université de Florence, et Françoise GAULTIER, Conservateur au Musée du Louvre.

Une exposition est destinée à faire découvrir un domaine au grand public : le succès que celle-ci a connu, avec l'écho qu'elle a eu dans la presse, peut rappeler qu'il existe en France un intérêt réel pour l'Antiquité, et qu'il est nécessaire que cet aspect de la culture soit présenté, au même titre que d'autres, dans le cadre de telles manifestations. On peut espérer qu'à l'avenir d'autres secteurs des civilisations de l'Antiquité classique suscitent des initiatives analogues!

Mais une exposition de ce genre ne se justifie que si elle répond à une problématique scientifique précise, et, si possible, apporte du nouveau. S'agissant des Étrusques, après la série de manifestations analogues organisées en Toscane en 1985, dans le cadre de ce qui a été appelé l'« année étrusque », où divers aspects de la civilisation de ce peuple avaient été présentés dans des expositions réparties sur tout le territoire de la province, on aurait pu craindre que cette initiative abou-

* *Note du Secrétaire général* : il convient ici encore de remercier D. BRIQUEL, notre Président, de nous avoir personnellement guidés dans la visite de cette exposition. Voir *supra* à la rubrique *Compte rendu des Séances*, p. 10.

tisse, sans plus, à répéter en France ce qui avait été fait alors en Italie. En fait, il n'en a rien été, et cette nouvelle exposition a été conçue dans une perspective propre — qui n'avait pas été abordée lors des expositions italiennes de 1985, et qui répond en revanche à ce que paraissait impliquer sa localisation en dehors de l'Italie : chercher à cerner ce que la civilisation étrusque avait pu représenter pour le reste de l'Europe, aussi bien par le rayonnement qu'elle a eu dans l'Antiquité que par ce que sa redécouverte, à partir de la Renaissance, a pu représenter pour la culture européenne.

Cette double ambition explique que l'exposition et le catalogue, qui vise à en faire la synthèse scientifique à travers les contributions de ses nombreux collaborateurs, aient été articulés en deux parties. L'une est consacrée au monde étrusque dans l'Antiquité et l'autre à la prise de conscience dans l'Europe moderne de l'existence de cette civilisation qui n'était ni celle de la Grèce ni celle de Rome, tout en ayant beaucoup de contacts avec elles. Et dans chaque partie l'accent est mis sur l'apport représenté par cette civilisation. Ainsi pour le monde antique, à côté de la nécessaire présentation de ce qu'ont été les Étrusques en Étrurie, une sorte de discours parallèle souligne leurs relations avec le reste de l'Europe. Ils ont beaucoup reçu : dès le VIII[e] siècle et le début de la colonisation grecque en Italie, marqués par l'établissement des Chalcidiens à Ischia, puis à Cumes, leurs tombes se signalent par leur richesse extrême en objets importés — vases grecs mais aussi ivoires, ors, argents de l'Orient, véhiculés par les Phéniciens autant que les Hellènes. Mais ils n'ont pas été — en dépit de l'image de *tryphé* que leur attribuait une historiographie grecque hostile — des jouisseurs passifs, se bornant à profiter des revenus assurés que leur garantissait le fait de disposer de richesses minières — en minerai de fer surtout — sans commune mesure avec ce que Grecs ou Phéniciens pouvaient trouver dans leurs pays d'origine. Ils s'ouvrent à la culture grecque : dès 650 av. J.-C., un artiste hellénique fixé à Caeré signe de son nom, Aristonothos, un cratère qu'il décore d'une scène de l'*Odyssée* — l'aveuglement de Polyphème par Ulysse et ses compagnons. Ce n'est que le début d'un foisonnement d'images, dues cette fois à des artistes locaux, qui attestent la pénétration du mythe grec, et le goût pour cette culture dans le monde étrusque. La réception n'est pas passive : le monde étrusque adapte ce qu'il reçoit, le fait servir à une élaboration nouvelle à laquelle il imprime sa marque. Cela se note très tôt, dès les premiers vases peints du VIII[e] siècle où la technique de la peinture et les éléments de décor, empruntés à la Grèce, servent à orner des vases dont la forme renvoie à de vieilles ascendances locales, ou qui, plus encore, témoignent d'une faculté d'invention pour laquelle l'apport externe est venu jouer le rôle de stimulant. Ce qui est le plus authentiquement national se pare de références à la culture hellénique. Sur un miroir du V[e] siècle, on voit un haruspice, appliqué à étudier les signes placés par les dieux dans le foie de la victime sacrificielle comme l'enseignaient les principes de la science religieuse toscane, l'*Etrusca disciplina*, mais son nom, indiqué par une didascalie, est grec : c'est celui de Calchas, le devin de l'*Iliade*.

Cette capacité à affirmer leur personnalité propre à travers l'assimilation des apports externes a sans doute permis aux Étrusques d'être à leur tour, dans le monde antique, un foyer de rayonnement culturel — qui a joué bien au-delà de la fin de leur hégémonie en Italie centrale. Celle-ci, que rappellera plus tard un auteur comme Caton, n'a eu qu'un temps : elle devait se terminer bien vite devant l'affirmation de la puissance de Syracuse, marquée par la victoire de Hiéron à Cumes en 474, célébrée par des dédicaces à Olympie de casques pris aux Étrusques, l'irruption de peuples nouveaux, comme les Samnites et les Gaulois, qui mettent fin au contrôle par les Étrusques respectivement de la Campanie, dans le troisième quart

du Ve siècle, et de la zone padane, au début du IVe siècle, et surtout le lent grignotage de Rome, qui, après avoir pris peu à peu ses distances avec le monde étrusque après la fin de la monarchie des Tarquins, commence par la prise de Véies, en 396, une mainmise progressive qui ne devait s'achever qu'avec celle de Volsinies, en 264. En revanche, l'apport culturel étrusque a été durable. Vers les pays du nord, ils ont été un relais essentiel pour toutes les influences méditerranéennes. Les innombrables trouvailles d'amphores étrusques et de canthares, ces coupes à boire faites dans leur céramique noire, le *bucchero*, rappellent que c'est eux qui, vers le VIIe/VIe siècles, ont introduit le goût du vin sur les côtes du Languedoc et de Provence; celles de leurs œnochoés de bronze en bec de canard, les *Schnabelkannen*, témoignent de la diffusion, par leur intermédiaire, de ce produit, au Ve siècle, dans tout le monde celtique. Mais eux qui ont su assimiler les influences en une synthèse originale, jouent le même rôle pour les pays du nord : l'art celtique naît par la transformation des motifs que de tels objets véhiculent — et dont la différence entre une œnochoé étrusque originale, encore très sobre et classique, et un exemplaire celtique, comme celui de Kleinaspergle, avec ses formes fantastiques, montre la fécondité.

Cet impact étrusque ne s'est pas fait sentir que sur des barbares : la présence dans cette exposition de la statue de l'Arringatore, dont on ne doit pas oublier que c'est une œuvre toscane, trouvée près du lac Trasimène et portant une dédicace en étrusque, souligne ce que Rome a dû à ses voisins du nord : tout ce qui nous y apparaît comme emblématique des magistrats ou dignitaires romains, la toge prétexte, les *calcei repandi*, l'anneau, a été emprunté à l'Étrurie. Plus subtile, mais sans doute plus profonde, a été l'empreinte sur la langue. M. PALLOTTINO dresse une liste de mots qui sont des emprunts du latin à l'étrusque : le fait que certains, comme le mot *mundus*, ou *persona* soient des termes conceptuels extrêmement importants, et qui ont une place de premier plan jusque dans nos langues modernes, montre combien cet apport a pu marquer en profondeur la mentalité romaine — et par-delà, nous parvenir à travers elle.

La civilisation étrusque a ainsi influencé les cultures qui se sont ensuite développées sur le sol européen. Cela s'est fait certes le plus souvent indirectement, et sans que l'origine toscane de tel ou tel élément soit encore perçue. Le fait que l'écriture latine ait été, au départ, empruntée aux Étrusques, ou que le motif du défunt représenté allongé sur le couvercle de son tombeau remonte, en dernier ressort, aux sarcophages toscans, n'a plus qu'une valeur historique. Nulle relation n'est plus sentie avec le monde étrusque.

Mais il n'en va pas de même, bien sûr, avec la redécouverte des Étrusques qui s'est amorcée dans la Toscane des Médicis. L'héritage étrusque a alors été consciemment revendiqué, et si, par exemple, Giorgio VASARI a utilisé des colonnes de l'ordre toscan lorsqu'il a édifié la loge du Palais des Offices à Florence, c'est par affirmation de la spécificité « nationale » de cet ordre, proclamé aussi canonique que les classiques ordres dorique, ionique et corinthien. Face à la papauté et à l'empire qui, chacun à sa manière, se rattachaient à Rome, les Étrusques fournissaient au grand-duché une légitimation historique — qui pouvait fort bien s'allier avec une passion réelle, qui amenait Côme de Médicis à venir dans l'atelier de Benvenuto Cellini aider le sculpteur à restaurer la Chimère d'Arezzo, qu'il avait acquise pour ses collections lors de sa découverte en 1553.

Fort heureusement en effet, les Étrusques n'ont pas été mis au service des seules passions politiques : c'est plutôt celles des collectionneurs, et des amateurs d'antiquités en général qu'ils ont éveillées. On a parlé d'« étruscomanie », tant l'engouement pour ce peuple — ou du moins l'idée qu'on s'en faisait — a été vif

entre le XVIII[e] siècle et les débuts du XIX[e] siècle. C'est l'époque où les manoirs d'Angleterre, mais aussi de Prusse, de Pologne, du Nord de l'Italie se devaient de posséder leur « cabinet étrusque », où Josiah Wegwood lançait sa céramique « Etruria » — qui aura ses émules à Sèvres ou à Capodimonte. Aujourd'hui, cet engouement nous apparaît en grande partie faux : il est vicié à la base par le fait que ce qu'on appelait alors vases étrusques, et par quoi on voulait caractériser le style étrusque, était tout simplement la céramique attique, que le sol de Toscane avait livrée en grande quantité. Mais il a indéniablement stimulé la recherche. Sans doute les archéologues d'aujourd'hui sont-ils sévères pour des entreprises comme celles de Lucien Bonaparte, prince de Canino, qui, dans ses propriétés que le hasard avait placées sur l'emplacement de l'antique Vulci, s'est livré à des fouilles systématiques qui s'apparentent plutôt à un pillage en règle du site... Mais c'est de cette époque que date la constitution des principales collections — comme cette collection Campana, qui, acquise avec ses 12 000 pièces par la France en 1863, forme encore la base des fonds étrusques non seulement au Louvre, mais aussi dans les dizaines de musées de province où des parties en ont été envoyées. Et c'est également à cette époque que commence à émerger une étruscologie vraiment scientifique. C'est aussi cette facette, moderne, du rapport entre les Étrusques et l'Europe que l'exposition se donnait pour tâche de mettre en valeur. Et le beau catalogue auquel elle a donné lieu fournit, bien au-delà de sa clôture, une base de travail fondamentale pour cet aspect qui n'avait encore jamais donné lieu à une présentation d'une telle ampleur.